Décryptage satirique

Satirical deciphering

Didier Halloy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/6070>

DOI : 10.4000/edc.6070

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université Lille-3

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 165-188

ISBN : 978-2-917562-12-3

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Didier Halloy, « Décryptage satirique », *Études de communication* [En ligne], 43 | 2014, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 16 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/6070> ; DOI : 10.4000/edc.6070

DIDIER HALLOY DÉCRYPTAGE SATIRIQUE

Le Canard enchaîné célèbrera en 2015 le centenaire de son apparition dans l'espace public français. Son premier numéro se voulait un défi à la censure frappant la presse française. Il était alors question d'échapper au « bourrage de crânes » de la presse sous contrôle, expression souvent utilisée à l'époque par l'hebdomadaire, et elle se heurta régulièrement à « Anastasie », allégorie de la censure officielle, laissant en blanc, lors de la mise en page, les articles « caviardés ».

Le contexte contemporain de parution est totalement différent et l'utilisation de l'écriture satirique ne peut plus être uniquement considérée comme un biais permettant de contourner « Anastasie ». Or, l'hebdomadaire existe toujours et affiche un tirage très honorable de 475 000 exemplaires environ en 2012¹. Refusant pour l'instant de prendre le virage de la diffusion sur Internet, il poursuit une trajectoire singulière sur laquelle il y a lieu de s'interroger.

Que l'écriture (ou la réécriture) satirique puisse se jouer de discours sociaux institutionnalisés, les tourner en dérision ou les parodier est le fruit d'une longue tradition. Son existence est un des signes du bon fonctionnement de la démocratie. Cependant considérer qu'aujourd'hui un support satirique puisse aussi être un support d'information pose davantage question. Il ne s'agit plus seulement

d'une variation de registre, mais d'un choix « communicationnel » à part entière, ce qui pose la question du traitement de l'information qu'un tel choix induit.

L'écrit satirique est porteur d'ambiguïté. Cette volonté d'avancer « masqué » complique les règles normées, plus ou moins explicites, de la communication, et constitue à la fois toute la difficulté et tout l'intérêt de cet objet d'étude.

L'attention portée sur le *CE*² s'explique par le souhait de travailler sur un objet « pérenne » qui manifeste et revendique un esprit, un recul critique sur les institutions, les événements, les individus présents dans l'espace public. Une étude « synchronique » de l'année 2010, menée par ailleurs³, s'est attachée à l'observation de l'événementialisation des faits politiques et socio-économiques, notamment sur la « une » de l'hebdomadaire. Elle a permis d'établir certaines constantes dans les thématiques abordées et dans le traitement satirique de l'information ; un relevé complémentaire des articles où apparaissaient des discours de justifications de l'hebdomadaire sur les pratiques journalistiques, et tout particulièrement de l'hebdomadaire sur ses propres pratiques, a permis de mieux appréhender les tensions à l'œuvre.

Dans le cadre de cet article et sur la base des données recueillies en 2010, on se propose d'approcher les réponses à trois questions sur les spécificités du discours satirique propre au *CE* :

Quelles sont les caractéristiques « argumentatives » de ce discours satirique ?

Comment la « mécanique » du discours satirique se met-elle en place ?

Comment l'hebdomadaire envisage-t-il et justifie-t-il son positionnement dans l'espace public ?

Discours satirique et argumentation

Une des ambiguïtés originelles du discours satirique réside dans ses rapports à l'argumentation. Lorsque Habermas donne la définition d'une personne rationnelle, il apparaît que l'on peut ranger le travail effectué par le *CE* dans cette catégorie de l'argumentation :

2 Nous utiliserons l'abréviation *CE* pour désigner l'objet d'étude.

3 Thèse en cours : « Constructions et enjeux d'une médiation : le discours satirique dans les médias français. Le cas du *Canard enchaîné* ».

« Personne qui interprète la nature de ses besoins à la lumière des valeurs standard culturellement en vigueur ; mais plus encore si elle peut adopter une attitude réflexive à l'égard des valeurs standard elles-mêmes qui interprètent les besoins » (Habermas, 1987, 36).

Ce qu'implique la « tradition culturelle » selon Habermas, c'est également la possibilité d'exercer un regard critique sur les énoncés.

Ce recul par rapport aux discours du pouvoir en place, des acteurs sociaux les plus influents, des « hégémonies », pour reprendre la terminologie de Gramsci, est un positionnement historique de l'hebdomadaire, comme l'ont démontré les thèses de Martin (2001) ou le travail sur les dessinateurs de presse de Delporte (1991).

Le *CE* s'est installé dans le paysage médiatique français avec un modèle économique exceptionnel dans la presse française : l'absence totale de publicités. Ce choix de ne maintenir l'équilibre financier qu'avec la vente de l'hebdomadaire s'accompagne d'un discours sur la nécessité de conserver son indépendance, rappelé chaque année, par exemple, dans « Les comptes du Canard ». Ainsi, à propos des bénéfices de 2009, sous la signature probable du directeur de la publication (M. G. pour Michel Gaillard) est-il précisé : « Conformément à nos usages, ce bénéfice a été intégralement affecté à nos réserves, de manière à renforcer encore l'indépendance de notre journal et à le mettre à l'abri des prédateurs »⁴. Cette garantie matérielle est la base sur laquelle peut s'établir un discours autonome, indépendant d'enjeux financiers. Il justifie encore largement le refus de se lancer dans la version électronique, jugée économiquement trop risquée⁵.

Puisque la possibilité existe de développer un discours indépendant, capable d'éreinter des acteurs sociaux de tout bord politique, il reste à examiner les caractéristiques de fonctionnement du discours satirique par rapport aux discours argumentatifs « traditionnels » de la presse écrite d'information générale. En ce qui concerne la dimension argumentative, l'étude des éditoriaux du *CE* a constitué un objet d'étude très riche.

4 *Le Canard enchaîné*, « Les comptes du 'Canard' en 2009 », 25/8/2010.

5 Entretien avec Jean-François Julliard, journaliste au *Canard enchaîné*, réalisé le 15/4/2014.

L'éditorial du C.E. et la mise en scène de l'actualité

Le statut de l'éditorialiste dans la presse d'information générale se caractérise surtout par la possibilité qui lui a été accordée de pratiquer une sorte de mise à distance, voire de détachement par rapport à l'actualité immédiate. L'éditorial extrait un événement d'une rubrique spécifique et lui accorde un traitement particulier qui, très souvent, constitue une montée en généralité. Son auteur est davantage autorisé à prendre du recul, à pratiquer un journalisme « à froid ». L'éditorial est aussi cet espace spécifique du média écrit dans lequel s'exprimerait une certaine communauté de vue au sein de la rédaction d'une parution. Dans la lignée des travaux de Bourdieu (1975, 187), la légitimité acquise par l'éditorialiste dans un journal peut être comparée à la détention du *skeptron*, cet objet symbolique qui autorise le locuteur à s'exprimer. Il s'agit d'une position privilégiée à partir de laquelle s'exerce la reconnaissance d'une forme de pouvoir. L'éditorialiste assume également une responsabilité intellectuelle : on lui reconnaît un savoir-faire, cautionné par l'ensemble de la rédaction.

A ce titre, s'il est bien une « représentation » emblématique du journal et de certaines de ses postures ou prises de position, l'éditorial ne peut être qu'une construction complexe qui est le fruit de délibérations et de tractations qui nous échappent.

De plus, la tendance à utiliser cet éditorial, selon Riutort, comme une stratégie de démarcation correspond parfaitement aux relevés effectués dans notre corpus :

Son activité quotidienne consiste alors à tenter de se démarquer des définitions ordinaires élaborées avant son intervention. La nécessité dans laquelle l'éditorialiste se trouve d'apporter une sorte de plus-value substantielle à l'événement le conduit souvent à se lancer dans une entreprise de disqualification de ses confrères (Riutort, 1996, 71).

L'éditorial du CE répond à cette nécessité parce qu'il tient à tenir sa place en tant que source d'information, quand bien même sa mise en forme est satirique. L'éditorialiste Erik Emptaz évoque même la distanciation ironique comme un « second temps » qui permet de se moquer et de montrer que « l'on n'est pas dupe », l'essentiel du travail est d'abord d'établir des faits. Il considère son article comme

« un décryptage synthétique et moqueur, qui permet de dire des choses sérieuses sans se prendre au sérieux »⁶.

Une observation attentive des répétitions et des constantes dans les discours de l'éditorial du *CE* démontre qu'il assure une continuité à la fois formelle et thématique dans le traitement satirique. Au fil des semaines et des années, se construisent avec le lectorat un canevas, un vocabulaire et une continuité. L'éditorial, presque toujours consacré en 2010 au Président en exercice, est un feuilleton (et les dessins contribuent largement à cet effet). Le protagoniste s'y retrouve chaque semaine dans de nouvelles situations. Le lecteur est peut-être dans la plupart des cas déjà au courant de l'actualité récente grâce à d'autres supports de communication. Cette « compétence » sur le fond des faits relatés dans l'éditorial non seulement n'est pas un frein, mais constitue un atout supplémentaire. C'est bien à un traitement particulier de l'information auquel le lecteur habituel se prépare. Le canevas s'est élaboré sous ses yeux.

L'étude des éditoriaux à travers le prisme « communicationnel » confirme l'utilisation récurrente d'un vocabulaire qui s'attache *a minima* à désigner des actes de communication et dans un second temps à contribuer au dévoilement d'une stratégie plus ou moins latente. Ainsi l'article va-t-il dénoncer une « apparente concession », ou encore un « coup de bluff », voire des mensonges en évoquant un « concours de tartufferies ». La page 2 de l'hebdomadaire, constituée des brèves de couloir ou de coulisses des lieux de pouvoir (assemblées, Elysée, gouvernement, ministères...), nous rappelle chaque semaine qu'au quotidien ces élites sont aussi des femmes et des hommes qui utilisent un langage bien moins policé que lors de leurs apparitions dans les sphères publiques. Cette désacralisation va de pair avec la volonté de révéler des stratégies cachées.

Autre relevé significatif : les critiques portées dans l'éditorial sur le décalage entre des propos précédemment tenus et des réalités ou des faits actuels. A l'emphase des discours sera opposée l'absence de passage à l'acte. Ce type de dénonciation apparaît dans 31 éditoriaux sur 52. Très régulièrement le discours politique est donc confronté aux décisions finalement prises, différées ou « oubliées ».

Pour développer ses observations, l'hebdomadaire doit s'appuyer sur des faits référencés, une « mémoire » : nous relevons 15 éditoriaux sur 52 qui contiennent au moins un de ces rappels historiques.

Ainsi le 29/9, l'hebdomadaire déplore dans « Sarko fait Front » une nouvelle loi sur l'immigration et revient sur les promesses de campagne de 2007 du candidat Sarkozy. L'éditorial du 30/6 dresse même une sorte de bilan récent de ses interventions dans l'espace public et de ses conséquences :

*Ce serait pure mauvaise foi de la part du « Canard », qui, par la révélation des dérapages de Christine Boutin, Christian Blanc, Christian Estrosi, Fadela Amara et compagnie, et l'émoi que ces affaires ont suscité, se sent quelque peu responsable de ce soudain élan vertueux...
Pas question de revenir sur l'augmentation de 170 % du salaire présidentiel, ni de reporter à des jours meilleurs Air Sarko et sa facture de 180 millions d'euros*

CE 30/06/2010

Les rappels historiques servent ainsi l'argumentation et installent la parole de l'hebdomadaire satirique dans une continuité. Ils permettent également de construire une légitimité dans la dénonciation d'un certain nombre de « dérapages », terme que le journal utilise pour évoquer des irrégularités voire de potentiels délits dans les fonctionnements de la vie politique française. Il se présente comme le média qui a porté (c'est une « révélation ») ces informations dans l'espace public, et impulsé un certain nombre de réactions, de corrections devant « l'émoi suscité ».

Enfin, des passages, bien que globalement intégrés à des discours satiriques, n'en constituent pas moins des jugements de valeur et des argumentations très clairement formulés. Ainsi, à propos de l'affaire Woerth-Bettencourt qui prend de l'ampleur courant juillet, le *CE* finit par affirmer que c'est « une affaire de chef de l'État ». L'explication de cette formule quelques lignes plus loin relève du jugement de valeur et ne comporte pas non plus d'ironie :

*Car, si les écarts de ces deux-là avec l'argent public ont **valeur hautement symbolique** pour l'opinion, nous entrons, au fil des révélations, dans des symboles autrement plus toxiques et salissants*

C.E. 7/7/2010

***Choix de mise en forme et stratégies du refus,
quelles logiques communicationnelles ?***

Le refus de la dissertation

Exceptés quelques articles plus longs, en pages 3 et 4 surtout, le *CE* fait le choix des formes brèves. L'écriture satirique refuse l'emphase et les longueurs. C'est en retournant vers les distinctions établies par Jankélévitch (1964, 91) qu'il nous a semblé entrevoir des éléments de réponse pertinents :

L'ironie est laconique. L'ironie est discontinue... Elle sait qu'on n'a pas besoin de tout dire et elle a renoncé à être exhaustive : elle fait confiance à l'auditeur [...]. Elle rompt avec la manie énumérative ; elle aime mieux être caractéristique que complète, et sa manière n'est pas encyclopédique, mais elliptique.

Ainsi, les journalistes du *CE* refusent ce que De La Haye (2005) nomme la dissertation. Plutôt que de tout mettre en balance, de peser sans cesse le pour et le contre, de pratiquer comme dans cet exercice « la mesure des démesures », l'exercice de rédaction de ces articles brefs exclut les longues et savantes digressions, la généralisation de la règle polyphonique que l'on retrouve parfois dans la presse généraliste et la dialectique de la dissertation. De plus, comme nous l'avons constaté lors de l'étude d'un grand nombre d'articles et d'éditoriaux, la règle de séparation des faits et des commentaires ne concerne guère le travail effectué par les journalistes du *CE*.

De cette manière, il apparaît que l'hebdomadaire recherche moins le consensus, l'expression d'un bon sens qui se voudrait objectif, que la quête du juste. Si l'on peut soupçonner le journaliste de se faire plaisir ce sera dans la recherche (trop systématique diront les détracteurs) de la fulgurance des associations, des images ou des jeux avec le langage.

Le traitement satirique renforce l'expression d'un discours marqué par la forte présence de propos à caractère évaluatif ou axiologique ; mais cette caractéristique n'empêche pas de chercher à voir en quoi il appartient ou s'écarte des formes de discours dominants.

Citations et « petites phrases »

Dans l'écriture journalistique se pose sans cesse la question de la prise en compte de la parole d'autrui. Le *CE* accorde une grande place aux citations. Cependant, dans les citations en discours direct des responsables politiques, l'objectif n'est quasiment jamais d'accorder du crédit aux propos rapportés. Le discours d'autrui est nettement isolé du propos de celui qui le rapporte et la « chute », par exemple des brèves de « La mare aux canards » (en page 2, inventaire hebdomadaire de citations en discours direct d'élus, de responsables politiques français, de leurs entourages chargés des dossiers ou de la communication), apporte un commentaire satirique qui vient systématiquement déstabiliser le message. La représentation du discours de l'autre peut se limiter à une simple expression (certains linguistes utilisent le terme de mention). En ce sens, l'ironie est une forme de dialogisme : deux voix se mêlent dans un acte de locution unique, mais les évaluations contradictoires nous permettent de déceler la présence de deux points de vue différents.

L'écriture satirique permet de clairement distinguer des paroles rapportées, un discours à transmettre, d'un discours qui sert à la transmission. Les commentaires omniprésents sur la validité des paroles rapportées remettent en cause une sorte de « ritualisation communicative » (Tavernier, 2004, 88) à l'œuvre dans la presse d'information générale dans laquelle les paroles des dirigeants politiques élus, des experts, des leaders d'opinion sont trop souvent présentées comme incontestables.

Les jeux d'échos qui se développent autour des « petites phrases » (Krieg-Planque, 2011) sont, à l'heure d'internet, des commentaires sur les sites d'information, des blogs, et de Twitter, en pleine expansion : une véritable « panaphorisation », selon l'expression de Maingueneau (2012). Pour celui-ci, deux facteurs importent : il faut de bons candidats et des intérêts idéologiques qui poussent des acteurs de la vie publique à traquer et répercuter d'éventuels dérapages. La définition qu'il donne des « petites phrases » insiste sur les dynamiques de production. La construction de ces formules qui parsèment les discours sociaux (Krieg-Planque, 2009) est le fruit de nombreuses interactions et issue de nombreux autres discours d'interprétation.

C'est ainsi une spécialité du *CE* de détourner les mécanismes d'aphorisation des hommes politiques qui leur permettent très souvent

d'énoncer des « vérités » qui échappent à la négociation. Ainsi, les « petites phrases » du chef de l'Etat sélectionnées lors d'une intervention télévisée, sont systématiquement décrédibilisées. Le titre principal en tribune évoquait déjà « une Sarkozerie au coin du peu ! ». Le titre de l'éditorial d'Erik Emptaz soulignait, lui aussi, l'absence d'intérêt de l'exercice de communication présidentiel : « En plein dans le vide » :

*Pour le reste, il a rhabillé ses vieux slogans de campagne – « **Il faut permettre aux gens de travailler plus** »⁷ – ou ses élans d'autosatisfaction – « **Convenez que nous avons sauvé l'industrie automobile française** ». Un grand trémolo là-dessus à propos des retraites [...] et notre omniconpassionnel estime avoir tout fait pour se montrer au plus près des Français en difficulté*

CE 27/1/2010

Les « petites phrases » retenues viennent confirmer, semaine après semaine, un éthos présidentiel que le *CE* a contribué à fixer : fier de lui-même, méprisant la plupart de ses homologues, fasciné par l'argent et le « bling-bling », omniprésent sur la scène médiatique. Les dessins⁸ qui parsèment tout l'hebdomadaire, et qui participent grandement à sa popularité, viennent souvent confirmer, en écho, ce portrait. Et en cela, ils sont un discours complémentaire à l'argumentation⁹.

7 Nous insistons sur les citations avec des caractères gras.

8 L'étude de la dimension argumentative des « dessins politiques » peut aussi constituer un objet d'étude, comme l'a démontré la thèse de C. Delporte (1991) précédemment citée.

9 Le dessin constitue un sujet à lui seul qui ne sera pas traité ici.

Le Canard enchaîné 13/1/2010, page 8

Avoir la possibilité de « prendre la parole » sur la scène médiatique est une forme de reconnaissance des rôles et des identités socio-discursives normées. Mais leur retranscription dans un espace médiatique pose toujours un « problème de traduction » : il s'agit toujours d'un discours sur un discours. Or, l'accès à la scène médiatique de l'hebdomadaire semble échapper en grande partie aux acteurs reconnus de l'espace public. L'utilisation « hors normes » et le plus souvent à contre-emploi de leurs propos est plutôt la règle de l'écriture satirique.

La mécanique satirique

***Construire une cohérence d'ensemble,
de la tonalité de l'éditorial à la titrairie, des articles aux dessins***

Après avoir choisi les informations montées en une, l'hebdomadaire, par le traitement satirique des contenus, bâtit son monde, son interprétation de la réalité, sa vérité sur les hommes et les

événements. Une cohérence d'ensemble se construit, de la tonalité de l'éditorial à la titraille, des articles aux dessins.

Cette cohérence d'ensemble s'explique également par les pratiques d'écriture de l'hebdomadaire comme Jean-François Julliard, journaliste au *CE*¹⁰ nous l'a rapporté lors d'un entretien.

La réunion du mercredi, qui rassemble une quinzaine de journalistes sur les vingt-cinq permanents de l'hebdomadaire, permet de tracer le premier canevas de l'hebdomadaire qui doit effectuer le bouclage pour le lundi suivant. C'est d'ailleurs ce lundi que les journalistes choisissent les « dessins politiques » qui leur paraissent les meilleurs et qui seront ensuite disséminés dans tout le journal.

L'unité de ton revendiquée comme satirique dans la manchette du journal est le fruit d'une élaboration collective. Avant de paraître, l'article a déjà eu plusieurs lecteurs et « re-lecteurs », qui proposeront différentes corrections ou modifications au premier rédacteur de l'article. Ainsi les papiers d'enquête des pages trois, quatre et parfois cinq, sont relus par un rédacteur en chef : en 2010, Claude Angéli, Louis-Marie Horeau ou Claude Roy. Le travail effectué concerne autant la forme que le fond (par exemple changer le « plan » de l'article). Puis l'article est soumis à un *rewriter* professionnel, Philippe de la Genardière en 2010. L'article revient ensuite vers son auteur initial pour validation. Vient ensuite le passage au « réviseur » ou correcteur qui assure les corrections syntaxiques, grammaticales et orthographiques et vérifie également les noms propres. Enfin, une relecture est assurée par le directeur de la publication, Michel Gaillard en 2010.

Ce travail très collectif, selon le terme employé par J.-F. Julliard, contribue à construire une écriture de l'actualité qui assume un travail du fond et de la forme et lui confère une cohérence.

Construire une connivence

L'hypothèse que nous essayons de valider ici est que le discours satirique se construit peu à peu, semaine après semaine. La répétition, l'allusion et la métonymie établissent une connivence et construisent une cohérence.

10 Entretien avec Jean-François Julliard, le 11 juillet 2013, dans les locaux du *Canard enchaîné*.

La connivence s'établit grâce à un « pacte de lecture » (Veron, 1983), à une relation dans le temps entre les journalistes et les lecteurs. La lecture de bien des articles s'enrichit d'une sorte d'effet palimpseste : un certain nombre de détails, de références, d'images ont été utilisés précédemment et reviennent, au détour d'un titre ou d'une allusion, les semaines suivantes. Par exemple, le 10 mars, le titre en une « Trop malpoli pour être talonnette » fonctionne comme un appel, un clin d'œil : ce détail est associé par métonymie au Président de la République. Avant même d'entrer dans l'article, le lecteur habituel sait que celui-ci ironisera à nouveau sur « Sarko ». La première édition de l'année 2010 évoquait l'exercice de communication du Président de la République lors de la traditionnelle présentation des vœux. Mais ce sera finalement quasiment toute la « une » qui se trouvera en écho de cette analyse ironique des propos présidentiels.

Les jeux d'échos sur un même sujet dès la « une », puis en page intérieure, ne sont pas spécifiques au *CE* mais leur multiplicité en fait une parution qui n'a pas d'équivalent dans ce choix de la redondance. Le traitement satirique ne se construit pas seulement avec de bons mots ou des images percutantes, il est aussi l'aboutissement d'une observation et d'une forme de « mise en cohérence » de la réalité. Et l'un des facteurs déterminants est la répétition d'images et de dénominations satiriques.

De Sarkozy à Sarko. Stratégies de l'attaque « ad hominem »

Le relevé de la « une » fait clairement apparaître un nombre important et surtout très régulier de mentions au chef de l'État, et ce, quelle que soit l'actualité. Peut-être faut-il y voir aussi une interprétation clairement revendiquée : dans la 5^e république, et notamment sous cette présidence-là selon le *CE*, c'est un homme qui fixe l'agenda des événements ou c'est le compte-rendu de ces choix qui constitue l'actualité principale.

Quoiqu'il en soit, la première caractéristique est le passage majoritaire du patronyme « Sarkozy » (au total : 21 mentions) au diminutif « Sarko » (au total : 38 mentions), le recours à des métonymies (notamment « l'Elysée ») étant minoritaire. Les néologismes, qui sont aussi des jeux de mots sur le diminutif sont, quant à eux, connotés péjorativement « sarkatholicisme (6/10), Sarkozerie (27/1), Sarko-Magnon (15/9), Sarkozyl (29/12) ». Chacun

d'eux fait référence à une actualité, dont l'hebdomadaire critique le « traitement » politique et/ou communicationnel effectué par le président de la République. Même constat dans l'écriture des éditoriaux : seuls dix éditoriaux sur l'ensemble de l'année (52 donc) ne contiennent ni diminutif ou autres surnoms, ni dérivés (la « Sarkozye » une dizaine de fois) ou variantes ironiques (« SuperSarko », la « Sarko Company », « Sarko and Co », « Air Sarko (One) », ou le « chanoine Sarko »).

L'analyse, en situation, d'un néologisme permet de se faire une idée des mécanismes qui se mettent en place avec les créations langagières. Le jeu de mots Sarko-Magnon (15/9) figure dans un titre de tribune qui occupe toute la largeur de la page. Ce titre fonctionne comme un condensé de l'actualité présente sur la « une » de la semaine : « Sarko-Magnon dans la grotte jusqu'au cou ! Ecoutes, sondages, mesures anti-roms... visite à Lascaux ». C'est aussi un récapitulatif des thèmes récurrents abordés quand il est question du président de la République. Dans cette édition, ce titre en tribune est une sorte de caisse de résonance : il synthétise et amplifie non seulement l'actualité de la semaine, mais aide aussi à donner un sens, une cohérence à des événements disparates. L'explication se retrouve concentrée sur une personnalité et sur un calembour censé résumer l'ensemble.

A travers l'exemple de cette visite d'un site historique, l'hebdomadaire cherche à montrer la vraie personnalité de « Sarko ». Tout y est prétexte. Ainsi l'attaque de l'article est-elle consacrée au fait que le président se soit dispensé du port d'une « charlotte ». Quelle interprétation donner à cette entorse au règlement sanitaire imposé à ceux qui passent dans la grotte ? Le *CE* a son interprétation, qui ne saurait se limiter au déplacement à Lascaux ; c'est un symbole supplémentaire. Si le plaisir de jouer avec les mots, les expressions, les métaphores est tout à fait évident dans cet article, l'argumentation reste redoutablement stable : ce président « n'en fait qu'à sa tête, une fois de plus » (*CE* 15/9).

Il apparaît, en regard de ce qui précède que la répétition et la régularité sont des caractéristiques fondamentales du traitement satirique du *CE*. Elles participent de ce que l'on pourrait appeler une modélisation de la montée en dérision. La comparaison avec ce que l'on dénomme en dramaturgie le comique de répétition s'impose d'emblée. Mais elle ne doit pas faire oublier que l'essentiel est dans le renouvellement des sujets sur lesquels va s'exercer la satire.

Cette omniprésence d'un sujet à la « une » d'un hebdomadaire n'est pas du tout courante dans le monde de la presse d'information, où l'on se ferait plutôt fort, au contraire, d'adopter des présentations et des sujets forcément variés puisqu'ils sont censés rendre compte d'une actualité en mouvement perpétuel.

Ces observations sur la construction du discours satirique récapitulent quelques caractéristiques formelles. Il reste à les articuler au discours que l'hebdomadaire tient sur ses propres pratiques en observant de plus près les justifications explicites et implicites. En effet, le *CE* possède cette propension, plus que d'autres, à tenir des discours sur les discours en général, et sur son propre discours.

Satire et métadiscours

Le statut de parution satirique n'exonère pas le *CE* de toute responsabilité quant aux contenus de ses discours. Les questions déontologiques s'y posent au moins aussi souvent, et au moins aussi crucialement que dans la presse d'information « sérieuse ». Les enjeux communicationnels dans le cas de cette parution satirique ont également une dimension « morale », c'est-à-dire « qui concerne les règles ou principes de conduite, la recherche d'un bien idéal, individuel ou collectif, dans une société donnée »¹¹. Le rôle qu'il s'attribue de vigie scrutant les pratiques de ses confrères médiatiques l'amène à fournir d'autres types de justifications : ses analyses portent aussi sur les cadres de production de l'information.

La « une » du *CE* affiche cette volonté de commenter les pratiques des confrères ou de justifier les siennes, à une bonne vingtaine de reprises, rien qu'en 2010. En pages intérieures, nous pourrions aussi citer toutes ces brèves de la page 5, celles de la dernière page où nous distinguons facilement par le changement de typographie – le passage à l'italique – le très grand nombre d'emprunts à différents supports médiatiques, notamment de la presse écrite. Il faut ajouter les rubriques de page 7 : « Rue des Petites Perles » ou « A travers la presse déchaînée », les articles sur la télévision : « Canard Plus » ou « La Boîte aux Images ». Toutes ces occurrences ne sont pas des exemples de métadiscours sur la presse, mais elles témoignent au moins de cette attention portée aux « concurrents ».

11

<http://www.cnrtl.fr/definition/morale> Trésors de la Langue Française.

Si l'on peut considérer que les polémiques sont inévitables et en quelque sorte consubstantielles à l'exercice du discours satirique, qui s'est construit pour déranger, il reste à observer de plus près quand surviennent ces « couacs », pour reprendre l'intitulé d'une rubrique du *CE*. Quelles justifications propose-t-il alors à ses lecteurs, à ses adeptes ou ses détracteurs ?

Une analyse des médias vus par le *CE* à travers certaines rubriques spécifiques permettrait assurément d'observer en creux une certaine conception du journalisme défendue par ce dernier. Ce n'est pas cette entrée-là que nous avons retenu, mais plutôt ce qui se joue à travers la question – épineuse – des sources, sur quoi se fonde d'ailleurs parfois un discours critique des pratiques du *CE*.

Sous le regard des autres

Le travail d'ajustement est quotidien dans les pratiques des journalistes. Il est le fruit de réflexes ou réflexions individuelles, mais aussi de positionnements sous le regard des autres : c'est leur grammaire¹². En l'absence d'instance régulatrice supérieure, c'est finalement au sein de chaque rédaction aux traditions ou contraintes extrêmement diverses que les arbitrages se font au quotidien. D. Ruellan évoque un « professionnalisme du flou » (Ruellan, 2007). Ce n'est pas un signe de défaillance, mais la preuve que le travail sur les règles éthiques doit être considéré comme un travail structurel, de création et d'ajustements permanents. Finalement, l'instance régulatrice serait le regard et la surveillance des autres.

L'intérêt de ces explications est de relativiser des modèles de comportements. En effet, si la subordination aux règles permet ce que les sociologues appellent une intégration sociale, il ne faut pas mésestimer des aptitudes individuelles à changer de grammaire.

A une grammaire « naturelle », il convient d'ajouter selon C. Lemieux (2000) des « attractions » et des « répulsions », c'est-à-dire un certain nombre d'ajustements qui ne sont pas seulement

12 La notion de « grammaire », inspirée des travaux de la linguistique (Chomsky notamment), ne désigne pas seulement « *un ensemble de règles à suivre pour agir d'une façon suffisamment correcte aux yeux des partenaires de l'action* », mais aussi « *ce qui se lit dans la pratique, à travers des usages interdits ou exemplaires* ». Lire sur ce sujet, Lemieux Cyril (2000), *Mauvaise presse*, Paris, Métailié, p. 110.

professionnels. Ainsi la personnalité de l'informateur permet ou non de créer du lien avec le journaliste. Des affinités peuvent se construire, parfois en-dehors des interlocuteurs officiels que sont par exemple aujourd'hui les responsables de communication. Elles vont parfois jusqu'à une forme d'intimité lors de rencontres hors des cadres institutionnels ou lors d'entretiens sans témoins (appels téléphoniques, échanges de courriels). Des deux côtés se sont généralisées des grammaires du *off* : l'interlocuteur accepte de délivrer un certain nombre d'informations qui ne seraient pas censées devenir publiques. Ce jeu, sans réelles contraintes formelles, complique singulièrement les règles de restitution. Il repose sur une intimité plus ou moins intéressée des protagonistes.

Nous sommes ici au cœur des interrogations sur *Le Canard enchaîné*. C'est aussi l'angle privilégié des critiques portées à son encontre. Sans surprise, les attaques les plus virulentes ont souvent émané d'anciens journalistes du *CE* : ce fut le cas pour les deux derniers ouvrages parus.

Le 26 novembre 2008, suite à la parution du livre « Le Vrai Canard » (Lasque, Valdigué, 2008), M. Gaillard, PDG et Directeur de la publication de l'hebdomadaire, signe l'article le plus long de l'année. C'est une réponse aux accusations portées dans l'ouvrage. Ce discours tenu sur les pratiques, les révélations, les sources, les justifications apportées après le livre à charge contre l'hebdomadaire, nous l'observons comme un métadiscours, une mise au point du support écrit sur ses propres pratiques, sur son positionnement, politique et éthique dans l'espace public.

L'accusation principale porte sur les supposées « connivences » de l'hebdomadaire avec le monde politique, qui porteraient atteinte à son indépendance, connivences qui ne seraient donc pas économiques mais idéologiques. Le sujet est sensible car c'est là un reproche récurrent que fait l'hebdomadaire à ses concurrents, notamment aux responsables des publications. Le journal ne publierait que deux sortes d'informations : « de fausses 'par tombereaux' et quelques vraies, toutes manipulées par le pouvoir... ou l'opposition (?) ».

M. Gaillard en profite donc pour apporter quelques démentis et précisions concernant les « sources » et surtout les rapports des journalistes à ces sources. Mais on n'imaginait pas non plus le *CE* sans une nuée d'informateurs très bien placés. Ce que confirme l'éditorial : oui les journalistes rencontrent des hommes politiques « comme des journalistes sportifs rencontrent des sportifs », ils

s'entretiennent avec « des parlementaires (majorité et opposition), des conseillers ministériels, des fonctionnaires, des syndicalistes, des lecteurs, et même d'autres journalistes ». Il n'est bien sûr pas question de « donner » des noms, contrairement aux deux rédacteurs du livre qui « balancent, comme on dit aux RG, des dizaines de noms d'informateurs, vrais ou supposés ».

Le *CE* se présente donc comme « intransigeant » quant à la nature de ses relations avec les hommes politiques et conservant une position constante : « être assez près du pouvoir pour savoir, mais assez éloigné pour être libre d'en parler ». Cette définition est d'ailleurs toute proche de celle que V. Jankélévitch donne de l'ironie.

En novembre 2013 paraît un roman satirique signé J.-F. Viollier (2014) qui est une transposition des conditions d'exercice de l'auteur, journaliste au *CE* pendant 20 ans. Interviewé par le site ACRIMED, il confirme ce qu'il présente comme des dérives, notamment politiques, de l'hebdomadaire. Politique parce que, comme dans l'ouvrage de 2008 précédemment cité, une fascination pour Nicolas Sarkozy se serait imposée en 2007 dans la rédaction. L'examen de l'année 2010 confirme bien une omniprésence, et les journalistes reconnaissent qu'il fut « une formidable machine à vendre »¹³. Quant à l'indulgence ou un traitement favorable, le moins que l'on puisse dire est que l'accusation est très contestable...

Cependant, après avoir souhaité de sérieuses modifications, l'ancien journaliste conclut, de manière plutôt élogieuse sur le travail de fond :

Un Claude Angeli, qui dirigeait ces pages, savait « perdre » du temps quand il le fallait. La force du Canard c'est de prendre du temps avant de publier une info. Sur Dominique Baudis et Patrice Allègre par exemple, Angeli a dit : « On a le temps ». Au prix parfois de scoops diffusés par la concurrence. L'enregistrement de Cahuzac, Le Canard l'avait mais n'a pas cru à sa véracité. Fabrice Arfi de Mediapart y a cru. Mieux vaut passer à côté d'une info que de se précipiter sur une promesse de scandale sans prendre le recul nécessaire¹⁴.

13 Entretien avec Jean-François Julliard, journaliste au *Canard enchaîné*, réalisé le 15/4/2014.

14 ACRIMED (2013), Romancer pour dénoncer ? Entretien avec Jean-Yves Viollier, ancien journaliste au *Canard enchaîné* : <http://www.acrimed.org/article4223.html> (consulté le 4 août 2014).

Le secret des sources

Dans un article intitulé « A l'écoute du 'Monde' », L.-M. Horeau (qui deviendra rédacteur en chef en mars 2012), en appelle surtout à la vigilance et en profite pour réaffirmer le rôle que la presse doit, selon lui, tenir : celui d'un contre-pouvoir :

Et c'est bien la pente naturelle de tout gouvernement de mettre son nez dans les secrets de la presse. Le conflit est structurel, dialectique, et durera ce que dure le journalisme. D'un côté les pouvoirs, soucieux de protéger leurs secrets, parfois leurs abus voire leurs turpitudes. De l'autre, les journaux, dont le premier devoir est de briser ces secrets et de retourner les cartes

CE 15/9/2010

Ce second éditorial de la « une » propose explicitement une définition du journalisme, ou s'efforce en quelques lignes d'en poser le « nœud » structurel. Le journalisme doit (c'est un « devoir ») « retourner les cartes », mettre à jour un certain nombre de secrets ou de dérives inhérents à l'exercice des pouvoirs. Le journaliste doit veiller de son côté à garder ses propres secrets qui le mettent sur la piste des dérives qu'il va faire apparaître dans l'espace public.

Un mois et demi plus tard, à la même place sur la « une » du journal, un article intitulé « Retour aux sources » poursuit son interprétation de la nouvelle « belle loi sur la protection des sources ».

L'enjeu est présenté comme fondamental pour l'avenir de la profession. Sans protection des sources, le travail du journaliste se réduira à reproduire de l'information « officielle » et l'absence de réaction de la profession n'est pas un bon signe :

Ne pas protéger les sources, c'est les tarir, et donc ne fournir aux citoyens que la mauvaise soupe de l'information officielle. Nous voilà revenus à la case départ. Dans un silence assourdissant. Les journalistes ont ceci de particulier qu'ils sont les mieux placés pour faire un maximum de bruit. Leur indignation peut faire un potin du diable. Allô ? Il y a quelqu'un ?

CE 27/10/2010

L'interpellation finale marque bien la différence entre le *CE* et ses confrères, selon son éditorialiste. Il serait bien seul à s'inquiéter des

dérives actuelles et des menaces qu'elles laissent planer sur l'avenir de la profession. Il s'agit d'une difficulté pérenne. La vigilance se doit d'être permanente et il est hors de question de s'accommoder de ces dérives, d'autant que des progrès techniques, qualifiés de « terrifiants », les rendent plus intrusives encore. La nécessité pour la profession, dans un premier temps, de résister à « la tentation du pouvoir » est un enjeu crucial, d'autant que celui-ci pourrait agir « sans scrupule ». L'alerte vaut aussi « pour n'importe quel citoyen ». Les journalistes sont certes une cible privilégiée, mais pas la seule. Le traitement qui leur est réservé est susceptible de s'étendre rapidement à l'ensemble de la société.

Les tensions professionnelles portées sur le devant de la scène

L'hebdomadaire se pose régulièrement en exemple de cette dérive, rappelant « l'affaire des micros du Canard ». Des interventions récentes du journaliste (et ancien directeur) Claude Angeli entretiennent cette mémoire¹⁵, et nous en retrouvons trace dans le corpus de 2010, ou plus récemment dans un article qui évoque la parution d'un ouvrage¹⁶.

Le dessin de Cabu, inséré dans un article du 3/11/2010 intitulé « Sarko supervise l'espionnage des journalistes » est un clin d'œil évident (pour le lecteur habituel du CE) à cet épisode considéré comme emblématique des relations des journalistes au pouvoir. Déguisé en plombier (la pose des micros au CE en 1973 avait été interrompu par Escaro qui ne comprenait pas la présence de plombiers dans les locaux du journal en pleine nuit), le dessin de Cabu laisse apparaître, sous la casquette, le profil de « Sarko ». Le chapeau de cet article précisait : « Il demande personnellement à Bernard Squarcini, directeur central du Renseignement intérieur, de surveiller tel ou telle

15 France Inter, le 17/4/2014, Pascale Ckark (« Comme on nous parle ») reçoit Claude Angeli et Gérard Davet : <http://www.franceinter.fr/player/reecouter?play=883008>. France Inter, le 22/8/2011, « Le grand bain », avec la journaliste Sonia Devillers. « A quoi servent les scandales ? » : <http://www.franceinter.fr/player/reecouter?play=132905> (consulté le 4 août 2014).

16 « Les plombiers du Canard ou le fiasco de l'opération 'palmes' », CE 5/6/2014, p. 6, à propos de : *Les micros du Canard* (2014), de Claude Angeli et Stéphanie Mesnier, Paris, Les Arènes.

membre de la presse. Et une petite équipe d'anciens des RG se met aussitôt en chasse ».

Le Canard enchaîné 3/11/2010, page 3.

Cet impératif lié à la préservation du secret des sources est un enjeu démocratique fondamental. La presse, qui porte dans l'espace public des informations considérées comme indésirables par le pouvoir en place, est en première ligne et son rôle, comme le démontre une série d'articles et d'éditoriaux, est de rendre visible également ces pressions exercées, sans espérer qu'elles se régulent d'elles-mêmes et disparaissent enfin.

Les tensions seront parfois portées devant un tribunal. Si l'avocat du *CE* ne pourra pas forcément prouver la véracité des faits (ce sur quoi les tribunaux statuent rarement), il aura joué ce que le *CE* considère comme « son rôle », plaidera pour que la justice reconnaisse, *a minima*, le travail de bonne foi des journalistes.

Dans un jugement rendu en mars 2012, un article intitulé « Bouygues débouté, condamné et content » illustre cette « habitude » d'aller défendre l'exercice de ce qui est considéré au *CE* comme le cœur de son métier. Surtout, à cette occasion, l'hebdomadaire s'appuie sur le jugement rendu (en caractère gras ci-dessous) pour justifier et confirmer ses pratiques :

« Les juges rendent un hommage appuyé au travail des journalistes du « Canard ». « Le sérieux de l'enquête, écrivent-ils, est établi, en premier lieu, par le nombre de journalistes et de sources différentes ayant confirmé ces informations et, en second lieu, par la présence d'autres éléments confirmant l'existence de cette information judiciaire [...]. Les propos poursuivis ont été exprimés avec une prudence et une mesure compatibles avec les exigences de la bonne foi »

CE 21/3/2012

L'hebdomadaire revendique le sérieux de ses enquêtes, la fiabilité de ses sources, le recoupement des informations par plusieurs journalistes et la prudence de ses allégations, dans l'attente que les affaires soient effectivement jugées. Il en fait d'autre part un argument fort de crédibilité pour ses lecteurs. En amont, il a su résister à l'autocensure et a eu le courage de mettre dans l'espace public ce qui lui semblait nécessaire. En aval, il assume sa responsabilité des semaines durant et va jusqu'au tribunal défendre ses choix.

Conclusion

Le journaliste qui retrace et retranscrit les propos de son interlocuteur lors d'un entretien est un médiateur, un intermédiaire entre la personne et le public qui peut, plus ou moins transformer la parole du premier (Breton, 1997). Cette médiation, comme le rappelle Davallon (2003), ne se résume pas à une relation ou une interaction, mais est à l'origine d'une production qui mérite d'être interrogée dans son ensemble.

Comme le stipulait M. Foucault il est indispensable d'interroger ces discours qui se posent comme « vrais », traversés par une volonté de vérité :

Ainsi n'apparaît à nos yeux qu'une vérité qui serait richesse, fécondité, force douce et insidieusement universelle. Et nous ignorons en revanche la volonté de vérité, comme prodigieuse machine destinée à exclure (1970, 22).

L'écriture satirique de l'hebdomadaire s'attache justement à remonter aux sources des actes de parole et à mettre à nu les « volontés de vérité » qui motivent les discours. Elle contribue à

« déconstruire » des discours qui cherchent, eux, à construire des continuités idéales.

Cette attention portée à la singularité des discours, leur part de hasard et de contingences, le souhait de retrouver derrière des propos la part de « matérialité » qui a contribué à son élaboration puis son apparition dans l'espace public nous la retrouvons dans le travail de l'écriture satirique du *CE*. Des mises au point métadiscursives réapparaissent régulièrement, précisant et justifiant le travail de décryptage des processus de communication qui constitue un axe historique du travail de l'hebdomadaire. La parution satirique a acquis sa place dans l'espace public parce qu'elle construit avec ses lecteurs sa propre lecture de l'information. Elle s'appuie sur des règles éthiques, régulièrement formulées, concernant les sources d'information : elles doivent être protégées pour libérer la parole et permettre au journaliste de mettre dans l'espace public, ce qui était tenu secret. Elle utilise la mécanique satirique pour souligner des dysfonctionnements, notamment en se positionnant comme spécialiste de l'analyse des stratégies de communication. Loin de l'exercice de style, la satire, au *CE*, est un catalyseur de l'information collectée.

DIDIER HALLOY

Laboratoire GERiCO – Université de Lille 3

BIBLIOGRAPHIE

- Bourdieu P.**, (1982), *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- Bourdieu P.**, (1975), « *Le langage autorisé* » [Note sur les conditions sociales de l'efficacité du discours rituel], in Actes de la recherche en sciences sociales, Vol. 1, n° 5-6, novembre 1975, La critique du discours lettré, pp. 183-190, url : /web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1975_num_1_5_2488.
- Breton P.**, (1997), *L'utopie de la communication : le mythe planétaire*, Paris, La Découverte.
- Charaudeau P.**, (2006), *Des catégories pour l'humour ?*, in Questions de communication 10, pp. 19-41.
- Dacheux E.**, (2008), *L'espace public : un concept clef de la démocratie*, in L'espace public, Les Essentiels d'Hermès, Paris, CNRS Editions.
- Davallon J.**, (2003), *La médiation : la communication en procès ?*, MEI : Médiations et Information, n° 19, Paris, L'Harmattan, pp. 37-59.
- De La Haye Y.**, (2005), *Journalisme, mode d'emploi*, Ed L'Harmattan.
- Delforce B.**, (2004), *Le constructivisme : une approche pertinente du journalisme*, in Questions de communication, n° 6, pp. 111-134.
- Delporte C.**, (1991), *Dessinateurs de presse et dessin politique en France des années 1920 à la Libération*, thèse de doctorat d'histoire, IEP, Paris.
- Foucault M.**, (1970), *L'ordre du discours*, Paris, nrf Gallimard.
- Habermas J.**, (1978), *L'Espace public*, Paris, Ed. Payot.
- Habermas J.**, (1987), *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard.
- Jankélévitch V.**, (1964), *L'Ironie*, Paris, Flammarion.
- Krieg-Planque A.**, (2011), *Les « petites phrases » : un objet pour l'analyse des discours politiques et médiatiques*, in Communication & langages, pp. 23-41.
- Krieg-Planque A.**, (2009), *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, PU de Franche-Comté, coll. « Annales littéraires ».
- Laske K. et Valdiguié L.**, (2008), *Le vrai Canard*, Paris, Ed. Stock.
- Lemieux C.**, (2000), *Mauvaise presse*, Paris, Métailié.
- Maingueneau D.**, (2012), *Les phrases sans texte*, Paris, Armand Colin.
- Martin L.**, (2009), *Le rire est une arme. L'humour et la satire dans la stratégie argumentative du Canard enchaîné*, in *A contrario*, n° 12, Editions Antipodes, Lausanne, pp. 26-45.
- Martin L.**, (2001), *Le Canard enchaîné*, Paris, Flammarion.
- Miège B.**, (2010), *L'espace public contemporain*, Grenoble : PUG.
- Quéré L.**, (1982), *Des miroirs équivoques*, Paris, Aubier Montaigne.
- Riutort P.**, (1996), *Grandir l'événement. L'art et la manière de l'éditorialiste*, in Réseaux, n° 76, pp. 61-81.
- Ruellan D.**, (2007), *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, réédition de l'ouvrage de 1993, Presses Universitaires de Grenoble.
- Sonnac N.**, (2009), *L'économie de la presse : vers un nouveau modèle d'affaires*, Les Cahiers du journalisme, n° 20, Automne 2009, pp. 22-43.
- Tavernier A.**, (2004), *Paroles d'experts : rhétoriques journalistiques de recours aux paroles extérieures*, Thèse de Doctorat, Université de Lille 3.

Veron E., (1988), *Presse écrite et théorie des discours sociaux : production, réception, régulation*, in *La presse, produit, production, réception, régulation*, P. Charaudeau (éd.), Paris, Didier Erudition, pp. 11-25.

Veron E., (1983), *Quand lire c'est faire : l'énonciation dans le discours de la presse écrite*, in *Sémiotique II*, Paris, Irep, pp. 33-56.

Viollier J.-Y., (2014), *Un délicieux canard laquais*, Paris, Editions du Toucan.